

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 26

Artikel: Pauvre veuve !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

formant le bras de Genève, celui-ci s'étendant à l'est jusqu'à la chute du Rhône dans le Léman. Ce passage du Petit-Lac dans le Grand-Lac cause une impression plus forte presque que celle qu'on éprouve au moment où de la Tamise on débouche dans la mer. Là, on a été préparé petit à petit au tableau qui va se présenter ; on se figure d'ailleurs naviguer déjà dans les eaux de la Manche en aval de Gravesand, tant le fleuve s'est élargi. Rien de semblable quand on double le cap de Promenthoux en venant de Nyon : à vos yeux étonnés s'étale soudain une nappe d'eau qui mesure jusqu'à trois lieues de largeur entre Rolle et Thonon et dont les contours, à cause de leur éloignement, ne montrent plus les menus accidents du terrain, mais seules les grandes lignes des monts qui les dominent. Ces hauteurs commencent au-dessus de Thonon et se suivent jusqu'aux sommets de Naye et de Jaman, comme autant de gigantesques châteaux-forts. Je n'avais rien vu jusqu'ici d'aussi imposant. Malheureusement, le *Winkelried*, au lieu de suivre la route au centre du lac, qui nous eût constamment offert ce tableau sous son angle le plus favorable, se mit à longer la rive septentrionale, où le paysage est assez monotone, du moins jusqu'à Morges.

Nous croisâmes en ce moment un vapeur plus petit que le nôtre, le *Guillaume Tell*, venant de Lausanne et qui nous salua d'une bordée de ses deux petits canons, politesse à laquelle le *Winkelried* répondit en inclinant son pavillon.

La région qui va de Nyon à Lausanne s'appelle La Côte ; elle est plantée de vignes où, sur des étendues atteignant parfois une lieue, on ne voit en fait de constructions que les petits pavillons où les vigneronniers serrent leurs outils. Ce tableau intriguait fort le Hollandais. Je l'entendis grommeler dans sa barbe des paroles inintelligibles. Comme le capitaine passait à sa portée, il l'arrêta par sa tunique et, lui montrant du doigt l'immense vignoble :

— Je comprends maintenant, lui dit-il, d'où sortent vos trente millionnaires ?

— Vous dites ?

— Mais oui, si tant de vignes appartiennent à un seul et même propriétaire, il faut bien qu'il soit un Crésus.

— Permettez, elles ne sont pas à un seul, mais bien aux habitants de ces bourgades que vous voyez, disséminées sur les coteaux.

— Comment se fait-il alors que ces vigneronniers vivent si loin de leurs biens, qu'il n'y ait aucune habitation d'où ils puissent les surveiller ? Vous m'avouerez que cela est bien extraordinaire !

Le brave Hollandais hochait la tête, ce que voyant, le sautillant Parisien alla aux informations à droite et à gauche et ramena un batelier qui confirma les dires du capitaine. Mais l'incrédule n'en voulut rien croire et c'est en haussant les épaules qu'il regagna sa place sur la banquette.

Nous arrivions à Morges. Le bateau stoppa devant le port qu'enserrent deux môles terminés chacun par une tourelle de garde. Des barques conduisirent à la rive quelques passagers et nous en amenèrent d'autres à leur place. Sur l'une des embarcations se dirigeant vers le *Winkelried* se trouvait un particulier si long et si maigre qu'il faisait songer involontairement à quelque fabuleuse araignée. Ses traits étaient loin de dépeindre le parfait contentement. La barque qui le portait ayant atteint l'échelle du bord, deux hommes lui tendirent la main pour l'aider à y monter.

— Non, non ! s'écria-t-il avec effroi, je ne mettrai pas les pieds sur ce bateau ! Qu'on me ramène à Morges !

— Sois donc sans crainte, lui dit un jeune homme auquel il se cramponnait, nous ne courons aucun danger !

— Laisse-moi, répondit-il, cette machine ne

m'inspire pas la moindre confiance, on ne peut jamais savoir si ces maudites inventions du temps présent ne vont pas sauter tout à coup !

Je ne sais si on eût pu déterminer finalement ce vieux pollron à monter de lui-même à bord ; mais les solides poignets des bateliers le hissèrent en un clin d'œil sur le pont, tandis que la barque s'éloignait.

Il était vraiment terrifié, le pauvre homme, et ne lâchait pas le jouvenceau. Celui-ci, comme je l'appris bientôt, était son fils. Traînant doucement son père, il le mena droit à la machine, pour lui montrer qu'elle n'était pas aussi terrible qu'il se le figurait, lorsque soudain elle se mit à siffler et à gronder furieusement, tandis que les roues se débattaient dans des flots d'écume. A ce tintamarre, le vieillard fit un saut en arrière et, se tenant à peine sur ses jambes vacillantes, s'écria : « Arrêtez, arrêtez ! je veux descendre ! » Mais les éclats de rire qui partirent de son entourage le firent taire et le calmèrent mieux que tous les raisonnements, et peu à peu il sembla oublier les effroyables périls enfantés par son imagination ; au reste, il avait reconnu une ancienne connaissance dans la personne du capitaine, qui vint à lui en l'appelant : « Monsieur le procureur ».

Cependant nous commençons à apercevoir la capitale du canton de Vaud. Du haut de ses collines, la vieille cité et sa cathédrale gothique nous saluaient de tout loin. Ouchy, port de Lausanne, où nous nous arrêtâmes, a de pittoresques maisons qui se mirent dans l'onde. Il y avait là une grande foule, qui poussa de joyeuses acclamations à l'arrivée du *Winkelried*. C'était sans doute jour de marché à Lausanne, car les paysans et les paysannes que nous avions pris à bord à Morges, se rendirent à terre, eux et leurs corbeilles lourdement chargées, et s'engagèrent sur le chemin qui monte droit à la ville. (A suivre.)

Etoiles filantes. — C'est la mode aujourd'hui, dans le monde des reines, princesses, duchesses, comtesses et C^{es}, que ces grandes dames s'envolent un beau jour du foyer conjugal, pour aller, en compagnie d'un galant, jeune, beau et de condition modeste, filer le parfait amour dans quelque coin perdu, ignoré de l'époux navré et penaud, des policiers au flair infailible, et connu seulement des journalistes et du public.

L'autre jour, un monarque européen visitait un village de ses états. C'était justement fête de tir. On lui présenta le « roi » de la fête :

— Ainsi nous sommes collègues, dit le monarque en tendant la main au héros de la journée.

Celui-ci, interloqué, réfléchit un instant. « Collègue ?... Collègue ?... »

— Ah ! sire, c'est juste ! ma femme aussi m'a abandonné l'autre jour.

Regrets. — Entendu mercredi dernier, jour de marché, sur la place de la Palud.

— Oh ! voyez-vous, madame, je ne sais pas vraiment pourquoi je me suis mariée, moi qui n'aurais pas faire la cuisine et les enfants.

L'AGNI ROBA

T'EINLÉVAI pi po on Louis Queliard ! Bâgro de soulon de taborniau et de matafan que l'è, quand bin n'a jamé z'on z'u ètà ào bou de Cery ! S'è-te pas laissi robâ on agni l'autr'hi. Et va ! on bin galé agni que sa faille lâi avâ fê lo dzo que l'avant veillî lo vin couet vè la Luise à Tampon, vo sède prau ! la felhie à Zabet, que l'avâ mariâ Tampon, que l'avâ z'u on boubo la mîma né. L'avan dan quasu accuisti ein mîmo temps, la faille et li.

Dan, vaitcè mon Queliard, que l'avâi fauta d'ardzeint po payî onna misa de bou su Savegny, que sè rezout a mena son bocon d'agnî à

onna faire de bîte pè lo Tunnet à Lozena, on demiero. Le partant dan lè dou, li et l'agnî, que menâve ào bet d'onna petita cordetta, et ma fâi, faliu s'arretâ pè Marin po bâire quartetta, po cein que l'avâi la tserrâre dan bâre asse à la dècheinte que lo tsemîn de fê de Nâye. Ne sè trâove-te pas lè avoué quatre crouïo guieux, dâi melebâgro que l'avant travaillî pè lè bou dau Dzorât po la communa et rupâvant lo dzornâ devant de s'èin allâ. Cliu quatre corps lè cougnessant tote que lè bonne et l'idée lau vint d'èin djuvî de iena à Queliard. Mâ, assebin, porque s'arretâve-te tant grand-teimps pè clli Marin, clli soulon de Queliard ?

Vaitcè dan mè quatre compagnon que se comppliotant on bocon et que saillant que devânt iò sè mettant à dècheindre avau la route contre lo *Selâo* (cilli cabaret que lâi a on djû de guelhie devânt). Lo premi sè site vè lo terrau tandu que lè z'autro allâvant on bocon pe liein tant que vè lo *Lion d'or*, iò lo second se site assebin, lo troisièmo va on boquenet pllie avau et lo derrâi oncora pe lèvé.

Peindeint ci teimps, mon Queliard l'avâi prâi son agni su lè bré et lo portâve quemet on porte on boue, quand vaitcè que l'arreve devânt lo *Selâo*, iò l'ètà lo premi estafîé.

— Bondzo l'ami, que lâi fâ dinse. Io allâ-vo dinse avoué clli galé petit tsin que vo portâde dein voutrè bré ?

— Quemet ! on tsin ! l'è on agni, so rèpond Queliard.

— Quaisi-vo, vo z'îte sou, l'è bo et bin on tsin. Quauque menute aprî, vaitcè que l'arreve pè vo lo *Lion d'or* iò lo second estafîé lâi dit :

— Eh ! l'homme, que voliein-vo fêre avoué clli petit tsin ?

— Quin tsin ?

— Cilli que vo portâde.

— Ma l'è on muton, on agni.

— Mè bourlâ se vo n'îte pas fin sou de crère que l'è on agni, l'è bo et bin on tsin.

Et Queliard va pllie lèvé ein sè deseint ein lîmîmo quemet cein sè fasâi que desant-tî que portâve on tsin.

Lo vaitcè vè lo troisièmo.

— E-te la mouâ tsî-vo de portâ lè tsin su sè bré, que lâi fâ la tsaravotta ?

— Mâ, avoué voutron tsin... vo dio que l'è on agni.

— Quaise-vo ! l'è on tsin et que vaut pas tchè.

— Crâide-vo ? vaitcè dza dou que m'ant de lo mîmo affère.

— Bin su que l'è on tsin.

— Eh ! mon Dieu te possibllio, que sè peïnce mon Queliard, faut bin crâire que l'è mè que mè trompo, du que mè diant tî dinse. Mè faut ein ître su, vaitcè quauquon ; mè faut lâi dèmandâ que l'è que porto. — Dite-vâi, Monsu, que fâ ào quatrièmo lârô qu'arrevâve justameint, quinna bîte e-te cein que l'è que ?

— L'è on tsin, bin su.

— Crâio que vîgno fou. Faut bin que cein sâi verè, du que tote lè dzein lo brâmant. Mâ, quemet cein va-te que me sâio trompâ. Tot l'èin è de, vâo ître on tsin, l'è mè que vâo corbo, mè sarî trompâ ein Marin.

Cosse deseint, l'accou bas l'agnî, sè revire contre Marin ein tracein quemet on fou. N'è pas fauta de vo dère que mè quatre pandoure chàotant su lo muton que l'ant bo et bin veïndu veïngt francs à gros Fritz, lo boutsi et sè sant bin refè la panse avoué clli l'erdzeint.

Se cein n'è pas verè, vu que lo premi verro de crouïo vin que bèvetrî sè verâ ein kirche, que met on dit ein français po l'iguie de cerise.

MARC A LOUIS.

PAUVRE VEUVE !

MADAME X. se désolait de ne pas recevoir de nouvelles de son mari, parti depuis huit jours pour une course de montagne. Le malheureux avait été victime d'un accident ; il

était tombé au fond d'une profonde crevasse où son cadavre n'avait pu être retiré.

Personne n'osait annoncer la terrible nouvelle à Mme X.

Enfin, une de ses voisines se décide à l'en instruire. Elle ne sait comment s'y prendre pour atténuer autant que possible l'effet.

L'épouse, inquiète, entretient la visiteuse de sa douleur et de la crainte qu'elle a que son mari ne soit mort. Un accident est si vite arrivé; il s'en produit tant dans la montagne.

« Ah ! je me jetterais par la fenêtre aux yeux de la personne qui m'en apprendrait la nouvelle, ajoute avec vivacité la pauvre veuve sans le savoir. »

La voisine aussitôt d'ouvrir la fenêtre.

Mme X comprit tout de suite la cruelle vérité. Mais ces transports cessèrent à l'instant. Elle tomba dans les bras de son fauteuil, puis essayant une larme :

— Oh ! que c'est triste ! Oh ! que je suis malheureuse ! Me voilà seule à présent ; que vais-je devenir !... Quelle horrible chose !... Je ne le verrai donc plus !... Il est vrai que le pauvre cher homme n'était pas toujours très commode... Il ne me sera pas possible de garder cet appartement ; il est trop grand et trop cher pour moi toute seule. Et puis, il n'est pas très confortable. J'ai toujours désiré un logement avec un petit jardin ; mais mon mari n'en voulait pas entendre parler ; il était si autoritaire, si égoïste ; il ne pensait qu'à lui... Oh ! que je suis malheureuse... euse !

L'histoire anecdotique. — Après la première représentation de l'*Oreste*, de Voltaire, la maréchale de Luxembourg envoya à l'auteur quatre pages de critiques sur sa pièce.

« Madame la maréchale, répondit simplement l'auteur de *Candide*, on n'écrit pas « Oreste » avec un h.

Gens pressés. — De braves campagnards s'en sont allés voir la « Dîme », à Mézières, en compagnie de leur gamine, âgée de sept ans.

Quand le rideau se leva, la fillette ne put retenir une exclamation :

— Oh ! mama, regarde-voilà ; y z'arrachent déjà leurs pommes de terre et nous qu'on n'a pas encore fini de planter les nôtres !

LE MONSTRE D'IVOIRE

Il n'est pas au monde d'instrument de musique qui ait soulevé plus de vives colères, provoqué plus de véhémentes imprécations que le piano.

Ce n'est point tant à lui qu'on en veut comme à tous ceux, à toutes celles dont il s'est fait le trop docile serviteur.

Le piano, sous les doigts infatigables de ses innombrables amateurs, féminins ou masculins, est comme le non moins servile ciment dans les mains d'un mauvais architecte : c'est une calamité.

« Les femmes qui écrivent sont dix fois moins nombreuses que les femmes qui peignent, dit Emile Bergerat dans une amusante boutade, dont voici quelques extraits. Les femmes qui peignent sont cent fois inférieures en nombre à celles qui jouent la comédie. Les femmes qui jouent la comédie sont, aux femmes qui pianotent, comme un est à cent mille, attendu que toutes les femmes pianotent et égratignent l'ivoire. Egratigner l'ivoire est une qualité requise et *sine qua non* dans ce marché aux femmes qu'on appelle le mariage. Pour savoir si une jeune fille est nubile en Occident, on la place sur un tabouret tournant devant une harpe à dents, et on la regarde extraire. Le premier jeune homme qui a une attaque de nerfs et s'évanouit est de droit son fiancé. A la seconde crise, il est presque forcé de l'épouser.

» J'ai remarqué que les veuves se remettaient au piano.

» Tenez, laissons les bas-bleus tranquilles et massacrons les pianistes, voulez-vous ?

» ... Le bas-bleu ne nuit à personne ; il manipule dans l'ombre et le mystère. La pianiste est funeste, son vice est retentissant, et il se manifeste publiquement, au-dessus du bruit des voitures, qu'il domine. Prenez cent chars, et chargez-les de tringles de fer dénouées, et traversez au galop une rue quelconque de nos villes, l'horreur de cette ferraille, battant la muraille, sera vaincue par l'épouvantable gamme des vierges ; la gamme qui escalade les étoiles, sort des cheminées, vente des fenêtres, siffle sous les portes, pénètre les murs et les imbibe d'humidité chromatique ; la gamme trébuchante et saouille, qui marche sept pas et les redescend ; la gamme, ce son en cage, cette malédiction, cet enfer de famille. Dans la trombe d'un train en éruption de tunnel, on entend encore, vitres closes, la gamme ; et c'est la fille du chef de gare qui l'emporte sur l'ouragan.

» ... On parle des divers chants nationaux de l'Europe. Mais, malheureux, il n'y en a qu'un, paroles et musique, et c'est le *Domisoldo*. Allez d'un pôle à l'autre pôle, enfoncez-vous dans les déserts affreux, pénétrez chez les Pantagouriches, peuplades fabuleuses et préhistoriques, et, que vous soyez scalpé ou proclamé roi, vous le serez sur l'air de *Domisoldo*, non sur un autre, et, si vous épousez la fille du chef, vous l'épouserez devant un piano en palissandre qui jouera, sans aide ou avec aide, le *Domisoldo* universel.

» ... Aussi, je vous le dis sans fard, laissons les pauvres bas-bleus à leur marotte inoffensive et exterminons la pianoteuse. La grande maladie de la femme, c'est la gamme. Tout son malheur vient de là, et tout son crime.

» ... Le *Domisoldo*, chant national, nous tue nos femmes et nos filles. Il est le fléau social. N'est-il pas sinistre de penser qu'à l'heure où vous lisez ces lignes, des milliers de douces créatures font crouler la gamme inexorable et abrutissante sur les bruits enchanteurs de la nature et même sur les criaileries vivaces des marmots.

» ... Je demande que l'on invente le piano sans cordes et sans sons, le piano blanc, d'où rien n'émane, et même qu'on y adapte une manivelle ingénieuse grâce à laquelle les bas se tricoteront tout seuls et les ménages se tiendront en ordre d'eux-mêmes, pendant que la femme agitera dans le silence ses carpes et métacarpes ornés de bagues chatoyantes... »

LA TAPISSERIE DE GRAND'MÈRE

Il y a quelque vingt ans, les jeunes filles, imitant leurs mères, se plaisaient aux travaux de l'aiguille ; la tapisserie, la broderie étaient encore en faveur et l'on ne trouvait rien de dés-honorant à reprendre des bas et rafistoler une dentelle. Il y avait bien aussi les arts d'agrément, mais on les étudiait chez soi, en tapotant le piano familial, en s'essayant, dans l'em-brasure d'une fenêtre, au labeur charmant de l'aquarelle. On n'allait point au delà. Les jeunes filles d'alors trouvaient belle l'épithète gravée sur une tombe athénienne : « Elle fut femme et fila de la laine ».

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui, les jeunes filles de la bourgeoisie professent à l'égard des travaux de dames un insurmontable dédain. La femme est devenue sculpteur, joaillier, peintre. Il est passé le temps où l'on brodait les pantoufles du grand-père. Les jeunes filles se lancent dans les grandes machines décoratives ; elles célèbrent l'astronomie, la médecine avec une audace cruelle.

Et le bon ton consiste à se rendre à l'atelier chaque jour, avec le grand carton, la boîte à peinture sous le bras.

Ainsi, c'est le grand art que les jeunes filles du monde travaillent avec opiniâtreté. Seulement, quand on parcourt les Salons actuels, on est étonné par les minces résultats obtenus, après tant d'années de labeur. Et l'on est bien près de recommander à toutes les admiratrices du « grand art », de reprendre la tapisserie laissée inachevée, dans un coin de la maison familiale, par leur grand'mère.

Le secret de la fortune. — Un de nos médecins rencontre un empirique très couru et qu'il connaît bien.

— Mais dites-moi, fait-il au cours de la conversation, comment donc vous y prenez-vous pour avoir une pareille clientèle ? Aucun de mes confrères, toutes grandes que soient sa science et son habileté, ne peut rivaliser avec vous.

— C'est bien simple. Prenons un chiffre quelconque : dix mille si vous voulez. Eh bien, sur dix mille personnes, combien pensez-vous qu'il y ait de gens de bon sens — je ne dis pas d'« esprit » : le monde en fourmille ?

— Diable ! vous m'embarrassez... Sur dix mille ?... Ma foi, sur dix mille personnes, que peut-il y avoir de gens de bon sens ?... Une centaine, tout au plus.

— Eh bien, cher monsieur, les cent personnes sont vos clients et les neuf mille neuf cents autres sont les miens.

Eh bien quoi ! — Dans une des dernières guerres européennes, un corps de troupe était exposé, sans pouvoir s'y soustraire, au feu d'une batterie qui emportait des files entières.

L'officier commandant ce corps tâchait de faire prendre patience à ses hommes. Il se promenait devant le front au petit pas de son cheval et s'occupait, le plus calmement du monde, à dénouer sa dragonne qui s'était entortillée autour de la poignée de son épée.

— Eh bien, mes braves, disait-il, voyant les soldats un peu troublés, qu'est-ce que c'est ? du canon ? Eh bien quoi ! ça tue, ça tue, voilà tout !

Aux champs. — « Vous devez bien vous ennuyer à la campagne ? »

— Eh bien non, pas du tout, au contraire. Je vous dirai que nous ne recevons presque pas de visites.

*

En wagon. — « L'odeur du cigare ne vous incommoder pas, madame ; parce que dans ce cas je fumerai la pipe ? »

Logique de pochard.

Sur le minuit, sortant de la taverne, Certain pochard allait on ne sait où ; Notre homme tombe et soudain on le berne, Bien qu'il jouât à se casser le cou.

Quelqu'un pourtant lui dit : « Ami Grégoire, « Puisque le vin vous fait ainsi broncher « A chaque pas, vous avez tort de boire. »

— Non, mon ami, mais j'ai tort de marcher.

PONS DE VERDUN.

Le jour des marmots. — C'était, jeudi, fête des marmots. Musique et autorités en tête, mille et quelques bambins et bambines, joie de leurs parents, vie de nos écoles enfantines, espoir du pays, ont traversé la ville en colonne, escortés par toute la population, délicieusement émue et réjouie. Ils allaient à Montbenon, où, jusqu'à 5 heures, ils se livrèrent à des rondes et à des jeux qui amusèrent petits et grands.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.